

ETC



Peindre selon sa patrie

Fabrizio Perozzi, *Autoportrait re-naissant*, Michel Tétreault
Art Contemporain, du 31 octobre au 24 novembre 1990

Jean-Michel Sivry

Number 13, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sivry, J.-M. (1990). Review of [Peindre selon sa patrie / Fabrizio Perozzi, *Autoportrait re-naissant*, Michel Tétreault Art Contemporain, du 31 octobre au 24 novembre 1990]. *ETC*, (13), 40–41.

Peindre selon sa patrie

Fabrizio Perozzi, *Autoportrait re-naissant*,
Michel Tétréault Art Contemporain,
du 31 octobre au 24 novembre 1990 —

«Le seul véritable voyage, (...) ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre...»

Proust, *La Prisonnière*

La première exposition de Fabrizio Perozzi, jeune peintre italien vivant au Québec, surprend par une maturité qui est plus souvent l'apanage des artistes déjà enrichis d'avoir fréquenté de nombreuses voies. D'où vient donc cette maîtrise de la peinture chez quelqu'un qui s'est installé dans un atelier il y a seize mois à peine? La forme, le sujet et l'objet de son travail sont assez nouveaux dans le panorama de l'art actuel pour y trouver une source de réflexion, notamment sur l'influence européenne.

Fabrizio Perozzi peint quelques tableaux à la fin des années 70, puis s'arrête. Pendant huit ans, il a étudié le dessin, la peinture, la théorie de l'art et, devenu peintre, il prend la décision de se taire et d'attendre. «Je n'étais pas prêt, mentalement. Il me fallait mûrir; j'ai craint le piège du marché de l'art».

Les années passent durant lesquelles il n'abandonne pas la création, tient un journal, s'adonne à la photographie et fait son métier de l'édition et de la conception graphique. Originaire de Milan, il habite Paris, puis Montréal. «J'y ai trouvé plus facile de protéger mon intégrité qu'en Europe et des raisons de reprendre un travail qui ne connaît pas la mode.»

Quand il recommence à peindre en 1989, la composition qu'il mettra près d'un an à achever, parce qu'elle interrompt le temps de ce long silence, porte un condensé de ce qui fut si longtemps contenu. «Le retour à la peinture, dit-il, je l'ai surtout pensé comme une réflexion en forme de journal. J'avais besoin de me situer, d'établir une base fondatrice sur laquelle re-naître». Cette base repose sur quatre grandes compositions toutes liées par un même dénominateur : Autoportrait re-naissant. Moresco est son village natal, Florence et Milan des villes où il a étudié, qu'il aime avec passion et où se trouvent les toiles des maîtres qu'il admire, Montréal est l'endroit qu'il a choisi d'habiter.

Sur un plan formel, la peinture de Perozzi, travaillée et précise, aux registres de couleurs parfois violents, parfois nuancés, laisse apparaître d'emblée



Fabrizio Perozzi, *Autoportrait re-naissant* Montréal, 1990.
Huile sur panneau de bois; 176 x 258 cm Photo : Daniel
Roussel

le bonheur du dessin. L'artiste ordonne en paires huit images aux oppositions marquées, dont chacune occupe horizontalement deux panneaux de bois. Il y a dans ce choix de structure, aussi bien une contrainte matérielle «je n'avais pas de quoi m'acheter de grandes toiles», qu'une liberté d'assemblage et de cadrage multiples. Il aime aussi le grain du bois, une matière vivante qui reste perceptible, malgré l'apprêt, sous la fluidité des couleurs. La composition définitive, quant à elle, dérouté par les rapprochements complexes de figures qui contredisent l'évidence d'une première lecture. Un ciel rosé a la splendeur des couchers du soleil sur la Toscane ou le Charlevoix, mais comment s'installer dans cette quiétude sans voir le regard fou d'une tête démesurément agrandie en surplomb? Ailleurs, la mer houleuse d'avant la tempête rappelle certains chromos du 19^e siècle; ce n'est pourtant pas un navire qu'elle menace de naufrage, mais bien ces éléments d'architecture que le peintre a disposé au-dessus et qui rappellent Venise et sa lente agonie peut-être, ou Florence noyée par l'Arno en 1966? C'est que l'Italie semble omniprésente dans cet ensemble de tableaux que Perozzi propose comme un autoportrait en forme de collage.

C'est surtout sur ce plan, celui du sujet, que le peintre nous trouble le plus. D'abord en se cachant, pour ainsi dire, derrière son histoire. À l'exception d'un dessin préparatoire qu'il n'a pas retenu, il ne nous permet jamais de reconnaître ses traits physiques. Est-ce par pudeur? Ou veut-il nous rappeler que les rêves, la mémoire et les désirs fondent l'être humain bien davantage que ses rides et les masses de son corps? Il choisit, pour parler de lui,

un raccourci du temps, quelques symboles du trajet qui l'ont mené de son village des Marches à la rue Marie-Anne.

L'œuvre se présente comme un immense carnet que l'artiste aurait ouvert au gré de son instinct, mettant à plat quelques feuillets. Les sujets, les tons, les propositions des images en sont fortement contrastés, comme le battement sans fin de la mer verte qui cogne à l'enceinte ocre d'une cour. Ces pages ouvertes nous demandent de reconnaître et d'accorder un contrepoint de citations, d'échelles et d'anachronismes, bribes du riche univers que le peintre appelle à réunir. Plusieurs récits simultanés s'entrecroisent sur l'itinéraire Toscane-Québec qu'il jalonne de signes. Un premier réfléchit à l'histoire et aux correspondances de l'art, un autre interroge la luminosité des ciels, là-bas ou ici, un autre ce qu'il reste du sacré, un autre encore dévoile des bribes plus intimes, en prenant le risque direct de l'exigence biographique.

Le point d'appui dans l'espace et le temps d'un tel parcours est Florence au début du 16e siècle. Le peintre examine la création en posant un regard contemporain sur les œuvres de la Renaissance. «Novateurs en leur temps, dit-il, les premiers maniéristes découvraient des formes nouvelles en réinterprétant le langage de leurs aînés». Lui-même retient surtout l'art inquiet de Pontormo qui, avant d'autres, abandonne l'imitation de la nature et la sensualité spontanée pour une subjectivité plus réfléchie. Deux compositions, l'ange ou le saint aux yeux égarés¹ et le grand plissé rouge sont des citations directes de son maître. «Agrandir les détails de chefs-d'œuvre longtemps étudiés, c'est exposer mes obsessions et mon goût, c'est aussi parler des problèmes plastiques que les proportions hors normes me poussent à résoudre». D'autres références sont présentes dans le travail des couleurs franches et parfois violentes qui caractérisent Pontormo, les verts et les roses empruntés à sa palette.

Au croisement de plusieurs récits se trouve un tableau rouge, peut-être le pan d'un rideau de scène. Or, le modèle en est le portrait² de Cosme de Médicis âgé, dont un mouvement de velours a été conservé autour des bras pliés du vieillard. Fabrizio Perozzi, qui s'enveloppe l'hiver d'une douillette rouge vif, montre à quel point ce fragment appartient à son autoportrait. «Le tableau d'origine est une commande exécutée après la mort du vieux duc, où la tête et le corps ne vont pas ensemble; j'avais envie d'endosser ce vêtement coupé pour quelqu'un d'autre.»

Un cheminement plus privé encore, ouvre la porte d'un jardin du Plateau Mont-Royal, s'arrête sur des cahiers sombres caressés par la lumière de l'atelier du peintre et fixe une femme et un homme à la pose un peu démodée. Ces traces présentes ou anciennes dans la mémoire de l'artiste transmettent la part la plus personnelle de lui-même. Ainsi, de l'émotion que provoque un jeu de clartés sur l'herbe. Ainsi, de la nostalgie des moments et des êtres enfouis dans le journal intime. Ainsi, de l'impossible souvenir de ses futurs parents à une époque qu'on n'a pu connaître. Fabrizio Perozzi place symboliquement ce troublant extrême de l'autoportrait devant un rappel du décor de la *Visitation*³. Il formule de la sorte une interrogation métaphysique sur l'existence d'avant la conception, l'instant où l'être à venir, avant même qu'il soit quelque chose comme une particule, est déjà un rêve de ressemblance tiré du néant, à la convergence des regards qui vont le désirer.

Les qualités esthétiques et sensibles de l'œuvre débordent largement ces pistes. Il en est d'autres qui se répondent dans un mélange fécond de lieux, de styles, de sujets et d'époques. De ce foisonnement anachronique naît l'unité, celle d'un art qui transcende le moment en l'imprégnant de références éternelles, celle d'un art qui fait confiance à la peinture sans hésiter à se souvenir. Par le titre qu'il donne à son ensemble de tableaux, *Autoportrait re-naissant*, Fabrizio Perozzi livre une triple clef pour approcher ce qui émane de son travail : peindre selon son propre corps; peindre dans l'affinité des chefs-d'œuvre; peindre en inventant sans cesse.

Jean-Michel Sivry

1. Jacopo Carruci, dit Pontormo (1494-1556) a peint la *Déposition* en 1526-1528. Un personnage au premier plan, peut-être Tobias, retient les jambes du Christ sur ses épaules.

2. Le Portrait de Cosme de Medici âgé a été peint en 1518-1519.

3. Dans la *Visitation* peint vers 1530, la sainte Vierge rend visite à sainte Élisabeth, alors enceinte de saint Jean-Baptiste. Un début de perspective est esquissé derrière la tête des personnages.